

«Still Recording», l'ordinaire de la guerre

Pendant quatre ans, deux ex-étudiants syriens ont filmé leur quotidien marqué par les bombardements en y incluant aussi les moments de joie.

Sniper le jour, Abou Abdo écoute les chansons de la diva libanaise Fayruz en attendant une cible. Le soir, le beau gosse à la fine moustache châtain et aux petites lunettes d'intello danse seul chez lui sur un morceau de rap local. «Non, je ne suis pas accro aux armes», dit le jeune homme, l'œil dans son viseur. «Mais tuer... est ma routine actuelle», poursuit-il devant l'objectif

de la caméra. Celui qui finit boulan-ger par dégoût de la mort est l'un des personnages les plus attachants que l'on voit évoluer dans *Still Recording*. Il aurait pu être le héros du documentaire de Saeed al-Batal et Ghiath Ayoub. Mais les deux jeunes réalisateurs syriens ont préféré se placer eux-mêmes devant et derrière la caméra.

Chansons. Comme la plupart de leurs nombreux confrères qui ont tourné des images et produit des courts ou longs métrages depuis le début du conflit, ils se devaient de rapporter leur propre vécu, nécessairement exceptionnel compte tenu de l'intensité de l'expérience dans les circonstances dramatiques. Pendant quatre ans, à Douma, ville insurgée puis assiégée, pilonnée,

affamée, dévastée et évincée, les anciens étudiants ont filmé le quotidien de la vie et de la mort qui les entouraient. À côté des images tristement banalisées des immeubles en ruines, des morts trop nombreux qu'il faut enterrer dans des fosses communes, des enfants terrifiés qui font trembler la caméra, il y a des moments de fous rires, de chansons, de dessins sur les murs qui restent des maisons détruites.

La guerre n'est pas faite que de violences et de drames et tout mérite d'être filmé. Le problème, c'est la quantité d'images fortes récoltées au cours d'un conflit mutant qui dure si longtemps. Résultat, pour ces cinéastes amateurs de Douma : quatre cent cinquante heures de rushes stockées sur des disques durs qu'ils ont été soucieux de faire pas-

ser hors de la ville assiégée pendant qu'ils s'y trouvaient encore. Extraire un documentaire de deux heures de ce matériau premier foisonnant en a été la grande gageure. Le prix de la meilleure réalisation technique est sans doute la plus méritée des quatre distinctions obtenues par *Still Recording* au festival de Venise.

Obsession. Car «l'image est la dernière ligne de défense contre le temps, celle que l'on capte aujourd'hui est un document permanent pour fixer cet instant», dit Saeed al-Batal au cours d'une session de formation à l'attention de quelques jeunes citoyens-reporters de Douma que l'on voit dans le film. Le besoin de documenter est devenu une obsession pour les Syriens pris au piège d'une guerre folle.

Parce qu'ils se rendaient compte au fur et à mesure que leur monde s'écroulait que leurs images seraient la seule preuve de ce qui a existé avant que tout ne soit détruit. Comme s'ils pressentaient qu'eux-mêmes partiraient loin et longtemps et n'allaient plus revoir les lieux et les visages qui les ont marqués. Car si la caméra à terre mais restée en action dans la scène finale a inspiré le titre du docu, les jeunes activistes syriens, tous exilés après leurs années de tournage et avec des millions d'heures filmées, ont aujourd'hui rangé leur matériel. Plus rien n'est enregistré en Syrie.

HALA KODMANI

STILL RECORDING
de **SAEED AL BATAL**
et **GHIATH AYOUB** (2h 08).